

rendre à la mémoire de notre grand poète, nous, qui nous honorons d'être ses compatriotes, ne pouvons oublier combien Emile Verhaeren a connu et aimé l'Angleterre, et surtout cette vaste et puissante cité de Londres. La conception de la Ville Tentaculaire, qui concentre en elle les énergies du pays qui l'entoure, n'est-elle pas l'image idéalisée de votre capitale, de son activité fiévreuse, de sa productivité financière et commerciale ? N'en reconnaissons-nous pas « l'atmosphère fulgurante et rousse », le fleuve majestueux et sombre, le réseau ferré inextricable et vibrant ?

Et si le tableau paraît poussé au noir, n'y a-t-il pas, peut-être aussi, un souvenir de Londres dans cette autre cité créée par l'imagination du poète, Oppidomagne, mère de la liberté, au sein de qui point l'aube de la fraternité universelle ? Verhaeren n'a jamais renié sa foi dans la triple devise de la démocratie, et c'est ici, sur les bords de la Tamise, qu'il s'est imprégné des sensations et des pensées qui, unies aux traditions du pays natal, ont fourni la substance de maintes de ses œuvres. Aussi saluons-nous, dans la ville de Londres, l'une des inspiratrices de son génie, et dans l'Académie Britannique, l'une des gardiennes de sa gloire.

§

L'Allemagne et Verhaeren. — Le 9 décembre 1916, la *Vossische Zeitung*, dans son numéro 631, publiait un article dont voici la traduction littérale :

LE FIEL FOND DANS TOUS LES CŒURS

Emile Verhaeren a outragé l'Allemagne d'une façon indescrivable et incompréhensible ; d'une façon indescrivable, parce que l'odeur de sang qui se dégage de ses poésies de guerre ne peut être rendue en allemand, sans provoquer des effets comiques ; d'une façon incompréhensible, parce que Verhaeren, jadis, a vu, connu et chéri l'Allemagne. Au cours de son premier voyage en Allemagne, il se rendit à Königsberg pour y étudier respectueusement les traces de Kant. Quel enthousiasme ne manifesta-t-il pas devant les mises en scène de Heinhardt ! Il est inutile de parler des poèmes que les jeunes artistes allemands lui dédièrent.

Quand arriva la nouvelle de la mort de Verhaeren, qui était un poète par sa propre grâce, nous n'avions rien de mieux à faire qu'à reproduire cette nouvelle sans commentaires.

Mais voilà qu'un jeune poète allemand, Paul Zech, dont nos lecteurs connaissent les vers et les saisissants récits de bataille — il prit part à l'action de la Somme, — nous envoie aujourd'hui une lettre d'Emile Verhaeren qui lui parvint, il y a quelques semaines, dans son abri, par le bienveillant intermédiaire d'un ami commun en Hollande. Nous sommes heureux de reproduire ici les dernières paroles que le poète belge adressa à l'Allemagne, parce qu'elles prouvent que le nuage rouge n'obscurcissait plus complètement la vision de Verhaeren.

Voici sa lettre à Paul Zech :

Mon ami,

Au-dessus des flots d'amertume qui se brisent autour de moi, de la profondeur du torrent de sang, je lève la main pour vous saluer.

J'apprends que vous êtes en Flandre. Oh ! ma pauvre Flandre ! Mais je sais qu'elle commence à reverdir. Que le bon vent du pays vous grise de toute la fécondité des plaines claires ! Pénétrez-vous-en bien et faites-la passer dans mes « Blés mouvants ». Je sais qu'ils sont confiés à de bonnes mains et que vous ne vous repentez pas d'être mon interprète. Oh ! ma pauvre Flandre ! Je reviendrai peut-être. Nous nous reverrons peut-être. Le fiel se dissout dans mon cœur. Je suis las de la lutte. Le monde entier est las. Tout ce qui s'est passé le fut en dehors de nous et non entre nous. Sur toute la terre, les sentiments directs furent étouffés. Le tumulte des autres nous a vaincus. Mais le fiel se dissout dans tous les cœurs. Restez sincère encore pendant un petit temps, mon ami, pour que nous puissions nous voir quand je reviendrai.

ÉMILE VERHAEREN.

Verhaeren est mort. Que ses dernières paroles d'humanité renaissante aient retenti de son tombeau jusqu'aux oreilles d'un soldat allemand sur la Somme, voilà ce qui nous permet, à nous autres Allemands, de prononcer de nouveau son nom sans l'amertume qui nous étreignait hier.

La lettre citée est publiée sans date et la *Vossische Zeitung* n'en donne pas le texte français. Le *Voi waerts* à son tour l'inséra dans son numéro 339, du 10 décembre 1916, en la commentant dans le même sens que la *Vossische Zeitung*, et la presse officieuse allemande de la Belgique occupée en fit autant (*Le Bruxellois* des 28-29 décembre 1916).

Le Bureau Documentaire Belge crut devoir faire soumettre le prétendu « document » posthume à Mme Emile Verhaeren par un ami, M. Charles De Jongh, ancien bâtonnier du Barreau d'Appel de Bruxelles, actuellement Chef du cabinet du Ministre belge Vandervelde. Mme Verhaeren répondit :

Saint-Cloud, 23 décembre 1916.

Cher Monsieur de Jongh,

Votre lettre vient de m'arriver alors que j'étais dans un moment de bien lourde tristesse, et presque de découragement. Mais, au fur et à mesure que je la lis, je sens la vie me ressaisir pour protester et avec quelle indignation, contre les paroles que la « *Vossische Zeitung* » prête à Verhaeren. Jamais, jamais il ne les a prononcées. J'en fais le serment.

Depuis toujours, mais plus encore depuis ces années de guerre, pendant lesquelles il a eu tant à souffrir, j'ai vécu avec lui, pensée contre pensée, j'ai su, au jour le jour, à qui il écrivait et ce qu'il écrivait : je puis donc certifier que cette lettre, qu'il aurait soi-disant adressée à M. Paul Zisch, est une lettre apocryphe.

Et en vous disant ceci, je me demande même s'il n'y a pas une certaine puérilité à le faire ; — des calomnies aussi lourdement basses que celles-ci ne peuvent atteindre un homme aussi noble et aussi haut que Verhaeren. Elle se condamnent elles-mêmes.

Je vous envoie, cher Monsieur de Jongh, l'assurance de ma plus haute considération.

MARTHE VERHAEREN.

Cette lettre est péremptoire. On nous permettra cependant d'ajouter que rien dans les propos d'Emile Verhaeren, dont nous recevions souvent la visite au *Mercure* (je me suis entretenu avec lui une heure durant le 25 novembre, avant-veille de sa mort), n'indiquait chez lui la « lassitude » que voudraient prouver les journaux allemands — au contraire ! Et, après son voyage à Rouen, il allait prendre des dispositions en vue de faire une série de conférences sur la Belgique dans les pays scandinaves.

Au reste, pourquoi les Allemands ne publient-ils pas en fac-similé le « document » dont ils faisaient si grand cas en décembre — quand ils espéraient la fin de la guerre et qu'ils s'ingéniaient de toutes les façons, de tous les côtés et dans tous les domaines, à susciter des désirs de concorde et d'apaisement ? — A. V.

§

Les Romans de la Revanche. — Parmi les membres réélus du comité de la Société des Gens de Lettres, on relève le nom de Charles de Rouvre.

Charles de Rouvre est un honnête romancier qui ne passera pas inaperçu des générations futures, parce qu'il écrivit, en l'an 1901, le premier roman de la Revanche, qui portait pour titre *Française du Rhin*.

Ainsi, avant René Bazin et Maurice Barrès et les autres, Charles de Rouvre avait étudié l'état d'âme des Alsaciens-Lorrains séparés depuis trente ans de la patrie française. Dans ce roman, véritable étude sociale, l'auteur conte l'influence de la vie allemande sur les familles d'origine française et il nous montre comment les uns, se laissant dominer par leurs intérêts, consentent à devenir Allemands, comment les autres, au contraire,